

Expliciter 126

"Rencontre des formateurs sur les techniques d'Explicitation"

La journée du 13 juin prochain

Claudine Martinez

1 Lors de l'A.G. du Grex 2 de novembre dernier, nous avons eu un échange à propos de la "journée pédagogique", sur les formations à l'explicitation et les formateurs du Grex. Nous avons décidé de changer l'appellation "journée pédagogique" pour désigner cette journée que nous nous offrons tous les ans pour échanger et partager entre formateurs du Grex. Cet intitulé nous semblait peu porteur de sens pour les formateurs actuels du Grex.

2 Historiquement, cette journée a été instituée dans le prolongement des deux journées que nous faisons à St Eble fin août. Lorsque nous avons achevé d'élaborer le contenu de la formation de base, la session d'été de St Eble a été totalement consacrée à la recherche et nous avons alors gardé une journée par an pour échanger sur les formations à l'Explicitation, journée attachée au séminaire de juin. Pierre en était l'animateur. J'ai pris la relève, aidée d'autres membres du Grex quand Pierre a cessé de se déplacer.

3 Jusqu'à présent, la journée dite "pédagogique" se déroulait avec les formateurs présents. L'ordre du jour se faisait à partir de l'expression des besoins et des propositions que chacun exprimait dans le tour de table de démarrage. Les effectifs étaient très variables de 8 à 30 personnes.

4 Il nous semble que c'est le moment de repenser cette journée.

D'une part parce que l'on n'y voit plus les anciens du Grex, toujours formateurs dans leur coin. D'autre part, la nouvelle certification (C2ATAE) va poser quelques contraintes aux formateurs habilités par le Grex.

Quels changements cela va-t-il entraîner dans nos pratiques ?

Sur ce dernier point, si vous avez besoin d'informations, vous pouvez consulter la rubrique C2ATAE sur du site (grex2.com).

La reconnaissance de nos formations au RNCP et la certification que les stagiaires peuvent demander amènent des questions :

→ comment chacun va-t-il s'organiser pour accompagner la constitution de chaque dossier de certification,

→ avec quelles modalités, quels critères ?

5 Mais il ne faudrait pas que ces questions prennent le pas sur les aspects pédagogiques. Le Grex poursuit toujours son activité de recherche sur ses propres outils afin de repousser toujours plus loin les limites de leurs possibles.

↳ C'est la conceptualisation des niveaux, du N1 au N4,

↳ c'est l'hypothèse bicamérale avec le contrôle du contrôle,

↳ ce sont les déplacements avec les dissociés.

↳ Le passage du "je" aux "il" ou "elle" etc...

Il est donc normal que cela ait des effets dans nos formations.

Qu'est-ce qui relève vraiment des fondamentaux, du stage de base ?

Qu'est-ce qui relève plus d'un approfondissement ?

Également, des questions se posent en fonction des publics formés.

La formation de base est-elle strictement la même pour un public de formateurs ou de chercheurs ? Que faut-il prendre en compte ?

6 Que peut devenir cette journée ?

Que voulons-nous en faire ?

Comment la préparer ?

Déjà, nous la pensons ouverte à ceux qui sont en devenir d'être formateur aux techniques d'Explicitation.

7 L'intitulé proposé est-il pertinent ?

Comment la nommer ? "Rencontre des formateurs", "Rencontre sur la pédagogie de la formation à l'Explicitation ", Rencontre sur la pédagogie de l'entretien d'explicitation, "Rencontre des formateurs actuels et à venir du Grex" etc...?

8 Toi, qui lis ce papier, tu es formateur aux techniques d'Explicitation, ou en voie d'habilitation, ou encore en projet de le devenir.

Comment vois-tu cette journée de rencontre consacrée aux échanges, aux partages sur la pédagogie de la formation que nous dispensons ?

Quelles questions as-tu ?

Quelles inventions, innovations souhaiterais-tu partager, de quoi es-tu demandeur (se)?

9 D'ici le 13 juin, nous aurons peut-être un moment pour en discuter, mais nous pouvons aussi commencer à échanger ou à poser les axes des discussions à venir, en attendant de nous retrouver au rendez-vous du 13 juin 2020.

Claudine Martinez, épaulée par quelques anciennes du Grex.

Et l'entretien d'explicitation en langue des signes ?

Claire Danet

*Docteur en sciences et technologies cognitives, université de technologie de Compiègne,
laboratoire COSTECH*

Titre de la thèse : Gestualité : pour la création scripturale. Le cas des langues des signes

Introduction

La langue des signes (LS) m'a toujours fascinée, non pas pour son lien avec la surdité et le handicap, mais pour son esthétique, sa plasticité, son expressivité, sa danse.

Je l'ai apprise avec passion et je mène depuis plusieurs années, avec l'équipe GestualScript (Esad d'Amiens), un travail de recherche qui s'applique à proposer des outils graphiques, linguistiques et technologiques à la transcription des langues des signes (qui n'ont pas d'écriture). Prescrire à la communauté sourde comment écrire leur langue en leur donnant un outil clé en main n'est pas dans notre philosophie. C'est pour cela que dans le cadre de ma thèse, j'ai eu à cœur de recueillir ce qui a une signification profonde pour les personnes sourdes. Ceci pour me permettre de concevoir des expériences, de proposer d'éprouver leur langue, leur gestualité porteuse de sens, dans une dimension graphique, et ainsi faire émerger des traces écrites.

Ici, nous verrons les différents points des techniques d'EdE qui ont fait l'objet de questionnements et d'ajustements pour faire le passage du français vers la langue des signes française.

Observatoire

Mon travail de thèse a consisté à mettre en relation différents domaines pour me permettre de penser une genèse d'écriture en adéquation avec la langue et la communauté qui la pratique et à élaborer une méthodologie de recueil de descriptions de l'expérience vécue en première personne en me formant à l'entretien d'explicitation (EdE) et tenter d'accéder à la gestuelle de la langue des signes.

Mener des entretiens en langue des signes sur la langue des signes a été un grand défi. En effet, même si les gestes des LS paraissent visibles et simples à décrire, ce sont des actes quasi automatiques, ancrés au plus profond de l'apprentissage et de la proprioception, qui leur confère une opacité pour les signeurs. De la même manière, nous ne nous souvenons pas de comment nous prononçons les mots de notre flux de parole. Cela se traduit par un Je absorbé par ce qu'il veut dire (dans l'énoncé) et non par ce qu'il fait.

L'observatoire s'articule autour d'entretiens d'explicitation, avec enregistrement vidéo de l'activité de référence (V1) et de l'entretien (V2) pour l'analyse des données recueillies et l'analyse comparative avec la littérature.

Méthodes d'entretiens et d'analyse adaptées

Nous verrons à quel point le passage d'une modalité (vocale) à une autre (signée) ou le passage d'une culture à une autre peut modifier ou révéler les techniques d'entretien. Ce passage requiert de la préparation, que nous verrons également.

Les stages de formation et les nombreux articles m'ont aidé à identifier chaque phase, moment ou situation clé de l'EdE qui m'ont semblé importants à adapter au regard de l'objet de

recherche et à la langue des signes. Ces ajustements se sont fait au fil des entretiens, avec l'aide du GREX et d'interprètes en LS, jusqu'à obtenir un protocole et une méthode d'entretien fonctionnelle et répétable.

Maintenant, voyons sous forme de tableau, puis détaillée, les éléments qui ont posé question et comment ils ont été ajustés compte tenu des spécificités de la pratique de la LS.

1	EdE et contrat d'attelage	Aspect inédit de l'EdE et de l'exploration d'actes automatisés ➤ Entretien préliminaire
2	Mise en place spatiale	Dialogue en LS en face à face ➤ Assise de trois quarts
3	Entrer en évocation	Vocabulaire spécifique « Laisser revenir » ➤ Placement de l'évènement passé vers une « intégration » au présent
4	Indices de l'évocation	Pas de conjugaison ➤ Décrochage du regard, voire décalage du buste
5	Questionner	Interruption de l'évocation ➤ Remise en évocation régulière
6	Gestuelle	Explorer les perceptions sensorielles et corporelles du vécu dans la même modalité ➤ Répétition du geste

Tableau des éléments de la méthode d'Entretien d'Explicitation qui posent question en langue des signes française et leurs ajustements

1. Contrat d'attelage

À cause de l'histoire mouvementée de la communauté sourde, certains ont des aprioris envers les entendants qui « savent »¹ contrairement à eux, où un sentiment d'infériorité s'est installé. Afin d'éviter ceci et d'entraver la verbalisation future, ce point a fait l'objet d'une attention particulière. Pour rétablir un sentiment d'équité, il m'a été nécessaire de mettre l'accent sur le respect mutuel, l'absence de jugement, mettant en valeur la singularité du savoir du sujet et le caractère inédit de cet apport.

Le contrat d'attelage qui permet d'installer l'interaction dans de bonnes conditions comporte donc :

- La mise en confiance réciproque (comprenant le sentiment d'équité et le droit au refus)
- Le déroulé de la séance
- L'indication de la durée moyenne de l'entretien
- Le matériel utilisé pour enregistrer l'entretien, accompagné d'un contrat papier pour les droits à l'image

2. Mise en place spatiale

Avant de commencer les entretiens, la question du positionnement dans l'espace de la salle s'est posée étant donné qu'en LS le dialogue se fait généralement en face à face, les yeux dans les yeux, alors qu'en langue vocale nous n'avons pas besoin de nous regarder, l'accompagnant finissant parfois même par être une voix guidant l'interviewé. Il s'est avéré que la position assise de trois quarts n'altère en rien le dialogue et correspond assez bien à l'effet recherché.

¹ Contrairement aux sourds, les entendants ont accès à l'information, au savoir et ont la possibilité de faire de hautes études. De nos jours, malheureusement, c'est encore en grande partie vraie. (INPES et CNSA 2012, chap. 2)

L'interviewé a le loisir d'être dans son espace d'évocation et peut à tout moment regarder l'intervieweur pour dialoguer.

3. Entrer en évocation

Pour amener la personne à entrer en évocation, il m'a fallu plusieurs entretiens et discussions avec des locuteurs de LS (sourds et interprètes) pour trouver une formule adaptée à la phrase d'amorce française. Le plus délicat a été de faire passer la notion de « laisser revenir ». On peut l'interpréter comme ceci : désigner dans l'espace éloigné du corps (emplacement X) une situation passée et révolue, puis « prendre » cette situation (emplacement X) et la placer au plus près de son corps (emplacement Y), qui correspond à une métaphore d'absorption du passé au présent, pour vivre à nouveau la situation. Cette suite de signes doit être assez lente, ainsi que le fait de baisser la tête et de refermer les yeux au moment de l'absorption (déplacement de X vers Y). La phrase d'amorce traduite dans son intégralité sera détaillée un peu plus loin.

4. Indices de l'évocation

Lors des entretiens, j'ai pu repérer l'indice du décrochage du regard, voire un décalage de la tête et du buste (Illustration 1), et le discours en « je »². Il faut cependant bien faire la distinction entre l'évocation et la prise de rôle (Moody 1998, 90) en LS qui peut induire également un décalage du buste. Pour ce qui est du temps au présent, c'est un point qu'il faudrait sans doute aborder avec des linguistes, car en LS il n'y a pas de marque temporelle accolée au verbe. Néanmoins, l'indice du regard est très fort et les retours des locuteurs après l'entretien confirment qu'ils sont bien en évocation.



Illustration 1. Moment d'évocation indiqué par le décrochage du regard et un décalage du buste. Extrait vidéo

² En langue des signes, un discours à la première personne se fait généralement plus proche du corps.

5. Questionner

La spécificité du dialogue en face à face en LS génère une contrainte dans la dynamique du guidage et du maintien en évocation. L'interviewé, même en évocation, va régulièrement prendre un contact visuel avec l'intervieweur pendant sa description. Celle-ci est donc fractionnée. J'ai dû souvent accompagner la question de relance avec une remise en évocation et éviter de donner des indices phatiques trop appuyés pour ne pas rompre cette évocation.

Ces contraintes ajoutent une difficulté à l'accompagnement.

6. Gestuelle

En langue vocale, il est fréquent de relancer en reprenant le vocabulaire de l'interviewé, ou en reprenant ses gestes exécutés en miroir. En LS, de par sa modalité spatiale, nous pouvons non seulement refaire ou répéter les gestes – qui peuvent être aussi du vocabulaire – (Illustration 2), mais nous pouvons également les pointer en faisant référence à l'espace où il s'est déployé³ (Illustration 3). L'activation de cet espace, et par conséquent un moment ou un signe, devient alors l'objet de la discussion. Cela permet de faire appel à un moment précis de l'énoncé sans le redire et en quelque sorte de relancer directement sur la description elle-même.



Illustration 2. Relance à partir du geste de l'interviewé. Ici l'intervieweur met l'accent sur la mise en avant du buste plutôt que le signe [ALLER]. Extrait vidéo



Illustration 3. Relance par le pointage d'un signe réalisé et instancié dans l'espace. Extrait vidéo

Difficultés

Dans l'ensemble, l'exercice de l'EdE est assez délicat, que ce soit pour l'interviewé ou pour l'intervieweur. Malgré les difficultés et une évocation pas toujours réussie, chaque locuteur a pu questionner la pratique de sa LS, non en prenant un recul face à son corps comme pourrait le faire un interlocuteur en face de lui, mais en jouant le jeu d'y entrer, d'accepter un certain lâcher-prise et d'interroger son propre processus. Mais bien entendu, j'ai rencontré certaines

³ Nous pouvons pointer l'espace où le signe vient juste de se déployer ou ultérieurement si celui-ci a été instancié dans l'espace de signation.

résistances lors des entretiens. Pour mieux comprendre les difficultés rencontrées, il convient de revenir sur le déroulement général des entretiens recueillis et cerner les éléments problématiques.

L'entretien se divise en deux parties, suivi d'un débriefing. Pendant l'entretien, la première partie amène le locuteur au moment où il prononce le verbe [ALLER] (en LS) recherché pour en faire sa description dans la seconde partie. Généralement, le sujet commence par décrire chronologiquement ce qui s'est passé durant l'expérience, avant le verbe, depuis la visualisation de l'image proposée jusqu'à la description de son état interne (ressenti général de neutralité) vis-à-vis du verbe. Cette partie est la plus accessible à la conscience et c'est celle où le sujet est le plus à l'aise dans sa verbalisation. En revanche, la deuxième partie qui décrit le verbe lui-même dans ses dimensions sensorielles et corporelles devient plus délicate. En effet, la difficulté, ici, est d'une part, d'avoir une bonne maîtrise des relances du côté de l'intervieweur et de la langue des signes et, d'autre part, du côté de l'interviewé, de posséder une compétence de réflexivité située sur son comportement psycho-sensoriel et de verbaliser la verbalisation, de dire le dire, d'employer la même modalité entre l'action et sa description et de décrire le verbe sans le redire. Ainsi, comme je l'avais pressenti, les moments d'évocation « réussis » se trouvent être souvent ceux en périphérie de l'énoncé, ceux qui correspondent à une description de la compréhension de l'image montrée par l'intervieweur et à l'intention du message (objet d'attention).

L'improvisation est alors apparue lorsque la situation devenait trop compliquée. Il m'est arrivé de reprendre les questionnements lors du débriefing, d'invoquer d'autres vécus, voire de proposer une introspection en portant l'attention sur un point spécifique en même temps que de faire le signe.

La répétition du signe est l'élément marquant des difficultés rencontrées. Pour tous les interviewés, il a été naturel d'actualiser le signe en le réitérant⁴. Trois circonstances se distinguent :

- Soit pour nommer le signe.
- Soit pour mettre en exergue une de ses caractéristiques. Signer en mettant en exergue une partie du geste comme on pourrait le faire pour accentuer une partie d'un mot, mais avec des valeurs sémantiques propres à la LS en additionnant les propriétés de l'intonation et du mouvement et en mettant en jeu tout le corps (manuel pour le signe, y compris le buste, l'expression du visage, et même ajouter une oralisation).
- Soit pour en faire l'introspection en temps réel. Ce dernier point est plus particulièrement épineux puisqu'il questionne la véracité et la validité des propos recueillis dans une démarche scientifique. Effectivement, la possibilité de reproduire l'expérience à volonté et de répéter le geste peut altérer le vécu de référence. On ne se rapporte plus à un moment spécifié, on passe dans un début de généralisation et donc dans un début de formalisation.

Néanmoins, j'ai pu prendre en compte certaines descriptions sachant qu'elles respectent les conditions de la position de parole « incarnée » qui est en contact et en prise avec son expérience (repéré par les indices de l'évocation), qu'il y a convergence des descriptions entre les sujets et qu'il y a inférence avec d'autres recherches.

Aussi, la première séance de familiarisation avec les techniques d'entretien a été déterminante, car elle a permis – même si l'interviewé n'était pas réellement en évocation – d'être encore empreint d'une posture d'introspection et de recherche de l'information plutôt du côté du vécu que du savoir.

Je vous mets ici à titre d'exemple un extrait d'entretien qui montre à quel point l'interviewé a besoin de répéter le signe pour le décrire.

⁴ Prenant le signe de référence pour première itération.

Extrait 3 ALLER

12:12 – 13:55. Dialogue traduit par un interprète.

04 B - Du début à la fin de son exécution, l'énergie du mouvement est-elle constante ou variable ? Tu m'as dit qu'elle augmentait légèrement au début du mouvement pour ensuite diminuer de manière plus significative jusqu'à ce que le mouvement soit achevé. [A réeffectue ce même geste (de manière quasi simultanée), se rapportant à l'évolution de l'énergie impliquée dans la réalisation du signe]

(0.11)

04-2 B - [B répète le geste, puis effectue un pointage dans la zone de l'espace de signation où le signe s'achève, et effectue à nouveau ce geste] Qu'en est-il de ce geste ? [B le refait à nouveau]

(0.81)

05 A - Le mouvement [ALLER] [A répète brièvement le signe en marquant le point de départ] ne peut pas être réalisé de cette manière [A effectue le signe [ALLER] à deux reprises sans prendre en compte la dimension verticale du mouvement]. On ne peut pas dire ça, il faut effectuer ce mouvement-là [A effectue le signe [ALLER]], de manière douce [A répète le signe [ALLER]]. [A le refait à nouveau et commente son geste], là c'est doux. Ce n'est pas rapide [A effectue deux fois le signe [ALLER], deux fois de manière rapide], non ce n'est pas comme ça. Le signe [ALLER] [que A répète] est effectué de façon plus douce... « aller travailler ».

(1.84)

06 B - La douceur du mouvement est elle constante du début à la fin de l'exécution du mouvement ?

07 A - Au début... [A réfléchit] au début oui, c'est assez doux. Par la suite [A reprend la représentation de la variation du niveau d'énergie]... ça semble être constant, oui. [A effectue le signe [ALLER] et hoche la tête en signe d'affirmation].

08 B - Le rythme reste-t-il constant ?

(0.34)

09 A - [A effectue le signe deux fois tout en y songeant, puis hoche à nouveau la tête en guise d'affirmation] Le rythme me semble être constant.

(0.32)

10 B - Il se peut que lorsque tu es en introspection tu ressentes quelque chose vis-à-vis de ça.

(2.14)

11 A - Toujours en lien avec le signe [ALLER] ? [A l'effectue deux fois avec un air songeur]

(3.93)

12 A - J'ai l'impression qu'au début du mouvement je dois me forcer à le réaliser. [A effectue le début du signe avec un mouvement vers l'avant du buste, puis une deuxième fois en le prolongeant avec un mouvement du buste moins important, pour enfin le réaliser en entier une troisième fois avec un relâchement final] Là, on est alors totalement relâché [elle répète le mouvement final]. [A réeffectue le signe en entier à deux reprises et effectue un léger hochement de tête approuvateur] J'ai l'impression de devoir me pousser à réaliser ce mouvement au début, lorsque le mouvement [[ALLER]] est entamé, la pression se relâche ensuite, et à l'arrivée je suis détendue, c'est fait. [A répète à nouveau le signe à deux reprises et effectue un hochement de tête approuvateur]

(0.4)

13 B – Bien, merci.

1. Traduction en langue des signes française

Chaque étape citée dans le tableau plus haut a fait l'objet d'une réflexion en amont et en aval des entretiens menés avec les locuteurs sourds. Le travail de traduction des phrases clés de l'Entretien d'Explicitation en langue des signes française a été possible à l'aide de différents ajustements et compréhension des effets perlocutoires (Vermersch 2012, chap. 7) que tel signe plutôt qu'un autre pouvait provoquer. Pour cela, j'ai bénéficié du soutien d'interprètes en LSF.

Je propose une traduction de certaines phrases clés de l'EdE et leur traduction en LS. Cette traduction s'écrit suivant la convention d'« ID-gloss » (Johnston 2001) en prenant la forme d'une suite de signes écrits en français (mot en capitales et entre crochets), parfois accompagnés de précisions telles que l'emplacement dans l'espace (x, y) ou l'expression du visage. Les séquences d'ID-gloss se modèlent au plus proche de la succession des signes. Rappelons que les LS sont des langues à syntaxe simple étant donné que les entités sont placées dans l'espace, qu'elles peuvent être reprises par un pointage et que les relateurs entre entités sont eux-mêmes spatialisés.

Déroulé de l'entretien

- Phrase d'amorce

Maintenant	[TE PROPOSER]
Si tu es d'accord	[TU ME DIS] [OK] + expression interrogative
De prendre le temps	[TEMPS] [CALME]
(Ce qui s'est passé récemment)	[SITUATION] _x [TE QUESTIONNER] [TOI ME SIGNER]
De laisser revenir	[ÇA] _x [S'INTÉGRER TÊTE/CORPS] ou [REVENIR/REMBOBINE] _y + lentement, baisser la tête et les yeux
Prends ton temps	[TEMPS] + lentement
Tu me dis quand tu y es	[S'INTÉGRER TÊTE/CORPS] [SENTIR][BON][PRÊT] [DIS-MOI]

- Guidage

Attends, si tu es d'accord, on pourrait revenir au moment où tu... Tu y es ?	[ATTENDS](mains plates), [PEUT] + expression interrogative, [REVENIR] [TOI ME SIGNER] + indication du moment. [S'INTÉGRER TÊTE/CORPS] [BON] [OK] + expression
Tu fais quoi ?	[FAIT QUOI]
Et quand tu fais ça	[JUSTE] + pointage ⁵

⁵ L'utilisation du pointage peut être fait y compris dans l'espace d'interlocution voire directement dans l'espace de signation de l'interviewé, indiquant ainsi ce que l'on veut approfondir et permet de ralentir la description.

Et ensuite	[OK] [APRÈS]
------------	--------------

- Aller vers du spécifié, focalisation sur les points à aborder

Commencer par le corps :

Si tu tournes ton attention vers ton corps à ce moment-là	[JUSTE] [FOCUS TON CORPS] [SENTIR...]
---	---------------------------------------

Puis :

Peut-être, peut-être pas	[LÀ][IL N'Y A PAS] (expression « c'est toi qui sais »)+ point à aborder [SENTIR...]
--------------------------	---

Si insuffisant :

Il y a peut-être autre chose	[SENTIR] [ENCORE] [AUTRE] + expression interrogative
------------------------------	--

Le caractère inédit de ce travail réalisé en langue des signes m'amène à vouloir poursuivre la recherche sur les techniques de verbalisation en LS. Afin, par exemple, de mieux cerner les différents passages d'entrée et de sortie⁶ de l'évocation, expérimenter et observer plus longuement des entretiens afin de préciser le guidage de l'évocation et les formes de questionnement adaptées à cette situation ; évaluer les points de rupture de l'évocation (si elles sont aussi régulières) et déterminer s'ils peuvent nuire à la concentration et donc à la verbalisation de l'interviewé ; trouver les bonnes formulations, le bon rythme de relance (entre les retours phatiques) et mieux comprendre les indices de l'évocation.

Je remercie bien évidemment les membres du Grex qui m'ont permis dans le cadre de ce doctorat, de me former, de me conseiller afin de me mettre à l'écoute des personnes sourdes signantes et de leur subjectivité. J'ai pu ainsi affirmer ma posture d'empathie avec les sujets et proposer une méthodologie de recherche qui se situe pour une grande part dans l'élaboration d'un *corpus-driven* (bottom-up).

⁶ Passage entre le dialogue et l'évocation. Par exemple, peut-être que même si l'interviewé regarde l'intervieweur, il maintient un certain état d'évocation.

Chapitre 7

Les années 80 et les débuts de l'explicitation

Pierre Vermersch

Cette décennie est le moment du grand virage qui a conduit à réunir les conditions pour créer l'entretien d'explicitation, de façon totalement non prévue. J'ai choisi de la diviser en trois périodes pour essayer de simplifier le tressage entre mes différentes activités indépendantes :

- 80 à 84, période dominée par ma vie solitaire à Paris, ma situation de colocataire, mes nombreuses co-recherches, ma formation de psychothérapeute, mon interrogation sur le statut scientifique de l'introspection au-delà des interdits.
- 84 à 88 déménagement parisien, les premières occasions de questionner, les premiers stages de formation à l'entretien d'explicitation, psychothérapeute, co-animateur, superviseur, la pnl, rencontre avec Catherine, l'hypnose ericksonnienne, achat d'une maison pour accueillir mes enfants et futur lieu de stage et de réunion à Saint Eble,
- 88 à 91 nouveau déménagement parisien, le soutien du ministère de la recherche, ennuis avec le CNRS, multiplication des stages d'entretien d'explicitation, création de l'association GREX,

Cette décennie est donc une période charnière, tout ce qui va être créé dans ces années là va perdurer et se développer.

1/ Les années 80 /84.

Vie solitaire à Paris, colocation, co-recherches, formation de psychothérapeute, l'introspection. Je développe en trois temps : vie familiale, vie professionnelle, formation personnelle.

- *Vie familiale*

En 81, au moment de partir en vacances d'été, nous avons fait déménager le mobilier, les livres et les outils, c'était nos adieux à la petite maison d'Igny. Dans un premier temps, nous avons loué un gîte tout en bas de Saint Eble. Village de Haute-Loire, près d'une ville un peu plus importante, Langeac. Gisèle avait obtenu sa mutation pour retrouver un poste de conseillère au Puy en Velay. Nous avons découvert ce village lors de précédentes vacances où nous avions loué différents gîtes à plusieurs reprises, puisque nous passions souvent nos vacances en Haute Loire, son pays d'origine et toujours tout près de sa famille (sa mère et deux de ses frères).

Et, bêtement, sans prendre les précautions d'usage quand on fait une location, juste pour rendre service à la fille de la nounou des enfants, nous avons loué notre petit pavillon de banlieue à un jeune couple, en dépannage, en attendant. Mais le dépannage dura très au-delà de nos souhaits. Et quand nous décidâmes de vendre, nous fumes coincés parce qu'ils ne voulaient pas (ne pouvaient pas) partir et le libérer, et que nous ne pouvions pas les expulser. Deux ans plus tard nous réussîmes à nous en débarrasser et à réaliser la vente. Ce fut une perte atroce pour moi, perdre « la petite maison », la première maison de ma vie, là où j'avais tellement travaillé. Ce fut terrible. La seule dimension positive à tout ça, c'est que mes enfants auraient la chance de grandir à la campagne, de découvrir et d'aimer la vie rurale et les paysages de collines. De mon côté, dans l'obligation où je fus plus tard d'acheter une maison sur place pour pouvoir recevoir

mes enfants, cela me donna une région d'adoption, un lieu de vie, propice à l'écriture, avec d'inépuisable lieux de promenade. La Haute Loire fut une grande découverte et me donne encore beaucoup de bonheur. C'est là où j'écris ces lignes.

Mais la séparation avec les enfants était douloureuse, injuste, insensée, irrattrapable, ils étaient condamnés à vivre avec seulement leur mère, et avoir leur père au téléphone, ou pendant les vacances un petit moment. Quelle horreur. Moi même j'avais grandi sans père, et je reproduisais cet affreux schéma. Un de mes enjeux de vie, serait d'assurer une présence quand même. Comment pourront-ils me pardonner un jour ?

Mais de plus, il avait aussi fallu m'organiser, puisque dans mon métier je ne pouvais travailler qu'à Paris, et avant de partir en Auvergne ce été là, j'avais déniché par des petites annonces, pour la rentrée de septembre, une location du côté du jardin du Luxembourg, pas très loin du bureau. Je l'avais visitée, c'était sombre, ne donnant que sur une cour intérieure, conséquence d'un grand appartement divisé. Mais toute ma vie était devenue glauque, alors un peu plus ou un peu moins ...

Je m'attendais donc à poser mes valises à cet endroit lors de la reprise de début septembre ...

Mais quand j'appelle pour prendre rendez-vous pour la remise des clefs, j'apprends au téléphone que l'appartement a été loué pendant l'été et qu'il n'était plus libre ! La propriétaire n'avait pas tenu ses engagements. Je devais aller à l'hôtel le temps de trouver une autre location. Le premier soir à Paris, mes valises encore dans la voiture, je vais à l'heure de la fermeture, discuter avec mon ami Marc qui tient la librairie de Médicis devant le jardin du Luxembourg, et je lui partage mon souci de ne plus avoir de location immédiatement disponible et de devoir même trouver un hôtel rapidement. Ni une, ni deux, il prend le téléphone et appelle un de ses clients et ami qui vit un peu plus loin dans le quartier, rue H. Barbusse, et lui demande directement s'il peut me dépanner. La réponse est positive. Alain, le locataire en titre, a un immense appartement bourgeois au dernier étage d'un bel immeuble, et il habite seul. Il a, disponible à l'étage, sous les toits, accessible par un escalier intérieur, un très grand atelier de peintre inutilisé, avec vue directe sur la coupole du Val de Grâce à travers deux immenses baies vitrées. Superbe panorama. Dans un premier temps, il m'invite gentiment à habiter quelques temps dans l'atelier, pour que je puisse m'organiser. Mais on découvre rapidement que l'on s'entend bien et que la cohabitation est facile (et qu'il a besoin d'argent). Une semaine après mon arrivée, il me propose une colocation, avec un loyer modeste. J'y resterais quatre ans, avec diverses péripéties que je décrirai plus loin.

Ce mode de vie, s'accompagnait du fait de prendre très souvent « Le Cévenol », le train qui me permettait de retrouver la Haute Loire, être un peu présent aux enfants en plus d'appels téléphoniques réguliers. Une longue habitude de va et vient entre Paris et Langeac s'installe, d'abord en train, quelques fois en voiture, plus tard en avion, toujours pour retrouver mes enfants parce que mon épouse ne faisait plus que me tolérer ... juste pour quelques temps encore ...

- *Vie professionnelle.*

Mener des vies parallèles. Je vais vivre, m'investir, pratiquer dans deux domaines sans aucun lien entre eux, sinon qu'ils se rapportent tous deux à une facette de la psychologie : d'un côté le versant officiel de la recherche, intense, multiple, porteur, très socialement sollicité ; de l'autre, sans aucun lien avec le précédent, sans qu'aucune connaissances, concepts, les relie, sans que le CNRS et mes collègues n'en aient aucune information, l'engagement dans une psychothérapie, puis dans une longue formation dans ce domaine, et enfin une petite activité de psychothérapeute, animateur de groupe et même superviseur ... Voyons chacun des domaines successivement.

L'activité de recherche, collaborations et rencontres, questionner le statut de l'introspection.

J'avais soutenu ma thèse en 76, pas mal publié avant même son achèvement, puisqu'elle consistait en un rassemblement de mes travaux professionnels en cours et ayant déjà fait l'objet de rapports et de d'articles scientifiques. Par l'enseignement programmé j'avais créé de nombreux contacts avec le milieu pédagogique, Éducation Nationale, formation professionnelle, éducation spécialisée, sport. Mais ce que j'avais développé dans ma recherche était basé sur mes propres besoins de cohérence : sortir du labo, sortir de tâches non réellement motivées, prendre en compte la dynamique temporelle de régulation de l'action, enrichir les données observables grâce à la vidéo, je n'ai jamais pensé aux autres chercheurs, et encore moins à des praticiens pouvant être intéressés. J'étais dans ma bulle et je faisais ce que je pensais devoir faire. Je n'avais aucune idée de publicité ou de démarche promotionnelle !

Et rétrospectivement, je prends conscience très tardivement, à quel point j'ai ouvert avec mon travail, une porte, une autorisation pour les praticiens-chercheurs. Pour tous les pédagogues en particulier qui étaient en projet de thèse, et qui ont trouvé une légitimité dans la forme de mon travail sur le terrain, avec une analyse des données exploratoire, conçue a posteriori de façon assumée (dans la méthode expérimentale on est supposé avoir prédéfini l'analyse des données et formulé des hypothèses qui feront l'objet d'une vérification ou non).

J'étais aurolé, que je le veuille ou non, que j'en ai conscience ou non, de l'étiquette de chercheur au CNRS, de la validation a priori d'appartenir à la recherche certifiée (pour les praticiens, pas pour les autres chercheurs qui m'ignoraient) et faire un travail de recherche sur le terrain, dans de vraies formations, était une innovation extraordinaire pour l'époque. Et d'autre part, comme Claudine Martinez me le disait récemment, quand les enseignants me rencontraient, ils étaient d'emblée séduits par ma simplicité. Ils venaient rencontrer un pont, et découvraient une personne modeste, directe, ne se prenant pas pour ... (Je n'oserais pas l'écrire si des témoignages extérieurs ne m'avaient sans cesse renvoyés cette image de moi). Du coup, alors que le milieu de la recherche français mettra plus de vingt ans à s'intéresser à ce que je fais, à le prendre en considération, très vite les propositions de collaborations sont venues vers moi sur des terrains pratiques : recherche sur les bas niveaux de qualification et leur formation, deux recherches sur la formation des formateurs par la recherche, projet de recherche complet avec les géographes du Lycée de Sèvres (établissement profitant d'un statut très particulier, unique dans toute l'éducation nationale), et très rapidement des recherches fédérant un groupe national important sur les difficultés d'apprentissage du dessin technique (déployé à l'origine par Annie Weil, puis rapidement avec Pierre Rabardel et bien d'autres) et qui m'ouvrira les portes des subventions du ministère de la recherche.

Toutes ces recherches avaient de mon point de vue peu d'intérêts en elles-mêmes. De la même manière que l'apprentissage du réglage de l'oscilloscope cathodique n'était qu'un prétexte à saisir la régulation de l'action, la microgenèse chez l'adulte dans une situation qui avait une validité propre puisque les personnes observées poursuivaient leurs propres buts. De même, le repérage sur un plan, la fabrication d'une tarte aux pommes, la coordination d'une photo et d'un plan, n'était que des supports à étudier l'organisation de l'activité cognitive portée par une tâche finalisée, en particulier ses difficultés et ses erreurs. Seules les recherches sur l'apprentissage du dessin technique auraient pu avoir vocation à apporter des réponses pédagogiques, elles étaient principalement réalisées concrètement par deux thésardes d'Annie Weil.

En gros j'ai passé presque toute la décennie 80 à ne pas avoir de programme de recherche propre, c'est à dire à ne pas concevoir de nouvelles recherches, je ne le ferai à nouveau qu'en 91 avec l'étude de la mémorisation des partitions chez les pianistes professionnels. A la place j'étais sans cesse engagé dans des collaborations, où les données étaient recueillies, traitées, écrites par d'autres que moi, et par rapport auxquelles je jouais un rôle d'encadrant et cosignais les publications. Je trouve peu intéressant de m'attarder sur tous ces travaux, sinon qu'ils me

permettaient de publier et de justifier mon activité aux yeux de mon directeur de laboratoire et de la commission du CNRS qui m'évaluait année après année et qu'ils me faisaient connaître du monde de l'éducation nationale et de la formation professionnelle. Et de ce fait créeraient sans cesse, sans que je n'aie moi-même aucune initiative, des demandes d'interventions, de conférence de participation à des séminaires, ou Université d'été.

Mais à l'arrière plan, sur un mode beaucoup plus personnel, une question méthodologique me taraudait l'esprit : c'était bien beau d'avoir ajouté la vidéo au recueil des données, on avait beaucoup plus d'observables et le détail du déroulement temporel, sauf que l'on n'avait pas du tout ce qui était par essence inobservable : le fonctionnement cognitif, le déroulement de la mobilisation subjective. Des profs de maths liés à la recherche pédagogique à Jussieu, vinrent me voir pour que je les aide à étudier les difficultés d'apprentissage du calcul mental, avec l'idée de mettre plusieurs caméras dans une classe pour recueillir des données de recherche. Mais pour filmer quoi ? Ils n'y avaient pas pensé, l'idée de filmer leurs avaient parus une ouverture enfin possible en découvrant mes travaux. Cet exemple me fit un choc supplémentaire. Il fallait vraiment aller plus loin que la vidéo !

Et ça débouchait sur une question clef.

Comment était-ce possible de faire de la psychologie sans s'informer auprès du sujet de ce qu'il avait vécu selon lui ? Ça paraissait du bon sens élémentaire !

Mais toute la psychologie à prétention scientifique avait banni l'introspection depuis un siècle. Avaient-ils raisons ? Ne devais-je pas me conformer à ces avis ambiants transmis essentiellement sous formes d'interdits. Sans plus. Ou devais-je chercher à me faire ma propre opinion. Car quels que soient les interdits, l'évidence qu'il y avait de devoir demander au sujet ce qu'il avait vécu me semblait incontournable, et s'en priver d'une stupidité sans fond (pardonnez moi, j'étais jeune à l'époque) !

Je me lançais dans l'achat personnel et la lecture de livres, de traités, de manuels, d'articles du début du 20ème siècle, et reconstituait les disputes, les interdits, et trouvait quelques auteurs qui se posaient la même question que moi : y avait-il de vraies raisons qui auraient pu définitivement justifier le bannissement de l'introspection ?

En fait, je n'en ai pas trouvé. Je n'en ai jamais trouvé de fondées.

Le fond de l'histoire semblait être que la psychologie qui s'était séparée de la philosophie récemment voulait prouver qu'elle était une vraie science, quitte à tourner le dos à la nécessité de prendre en compte le point de vue en première personne. Pour paraître une science il fallait cesser d'être une psycho – logie (une science de la psychè).

J'ai découvert beaucoup de positions de principes, idéologiques, vociférant des interdictions et des malédictions, mais des données objectivant l'impossibilité, l'inutilité, ou la non-fiabilité de l'introspection, non. Plus tard je découvrirai une thèse publiée (Lyons) sur le sujet, et critiquant la possibilité même de l'introspection. Mais l'auteur avouait dans un article co-écrit avec un de ses étudiants en thèse, qu'ils avaient essayés de pratiquer l'introspection et que ça n'avait rien donné, que ça n'apportait aucune information ! Et plutôt que d'imaginer qu'ils étaient totalement incompetents, ils en conclurent que cela confirmait bien l'impossibilité d'utiliser l'introspection dans la recherche. Et qu'il fallait donc abandonner totalement toute attente de ce côté, (je retrouverais souvent, cette posture, où ce que les personnes n'ont pas compris c'est que l'acte d'introspection accompli personnellement ou guidé, est délicat, technique, qu'il demande un vrai apprentissage pour être utilisé dans un cadre de recherche. J'y reviendrai.).

Beaucoup plus tard encore (dix ans plus tard), je découvrirais le travail que tout le monde cite comme une démonstration scientifique assurée des limites, de l'inutilité de l'introspection, j'ai nommé les travaux de Nisbett et Wilson. Trente ans plus tard, des chercheurs formés à l'explicitation montreront des résultats totalement opposés, et feront apparaître l'incompétence, l'inexpérience, pour ne pas dire l'aveuglement, des expérimentateurs, qui pensaient avoir tout défini, tout contrôlé, sauf qu'ils ne savaient pas prendre en compte les effets de leur

questionnement qui créaient précisément le court-circuitage de l'introspection descriptive pour favoriser la réflexion a posteriori (ils n'avaient pas pris en compte la subjectivité ! et les effets perlocutoires de leur propres paroles). Le paradoxe, souligné par Piaget, c'est que dans le même temps tout le monde utilisait des questionnaires, exploitant les réponses sans se demander sur la base de quoi, à travers quelle activité cognitive, les personnes avaient répondu !

Si je reviens à l'époque du début des années 80, ma recherche bibliographique se révéla fructueuse, je découvris avec intérêt l'école de Würzburg, Burloud et les autres universitaires du début du 20^{ème} siècle (en gros ce qui s'est passé avant la première guerre mondiale), j'en arrivais à la conclusion que toutes les critiques de l'introspection étaient simplement des opinions, non fondées sur des données factuelles et que la porte était ouverte pour l'explorer moi-même.

J'ouvrais alors vraiment la possibilité de questionner l'autre pour le faire parler sur ce qu'il avait vécu en accomplissant une tâche particulière, d'autant plus que dans le même temps j'étais impliqué de façon totalement séparée, dans une pratique expérientielle dans l'esprit de la psychothérapie, qui avait sans cesse besoin de relancer, de questionner, d'aller chercher le souvenir des vécus, tout en développant une écoute très fine de ce qui était dit et de la manière dont c'était exprimé, sans compter une observation permanente des signaux non verbaux. Contrairement aux psychologues de laboratoire voulant étudier l'introspection, je pratiquais activement moi-même l'introspection et je guidais d'autres à la pratiquer, sans savoir que cela me serait utile pour la recherche.

Je vous amène sur ce terrain maintenant.

Devenir psychothérapeute, une vraie pratique de l'interaction.

En 80, ça fait bientôt deux ans que je suis en psychothérapie individuelle et un an que je participe à un groupe suivi de psychothérapie une fois par mois et un stage d'été.

Sur ce, mes psychothérapeutes de groupe me suggérèrent fortement de m'engager dans la formation de psychothérapeute qu'ils venaient de faire eux-mêmes très récemment (nommée Paris 1, moi-même je ferais Paris 4), la formation Boyesen, du nom de la famille des fondateurs, mais officiellement intitulée : École Française d'Analyse Psycho-Organique (EFAPO). Cette famille est composée d'une part de la mère Gerda Boyesen avec qui j'ai fait beaucoup de stages, et de son fils génial Paul responsable technique des formations, donc mon référent principal et enfin les deux sœurs Ebba et Mona intervenant aussi dans des week-end de formation, auquel se rajoutent au fil des week-ends de nombreux intervenants extérieurs.

Pourquoi m'ont-ils sollicité ? Qu'est-ce que j'avais de particulier pour qu'ils m'en parlent ? Nous étions pourtant une quinzaine dans le groupe de thérapie, ils avaient par ailleurs de nombreux client(e)s individuel(e)s. Mais ils me l'ont proposé à moi. Si j'avais mauvais esprit, je dirais qu'ils étaient des rabatteurs pour rendre financièrement rentable et réalisable ce programme de formation. Ils étaient les premiers formés d'un programme prometteurs et cherchaient à développer cette activité. Après tout, ils étaient tous récents dans la profession, et le groupe auquel j'appartenais était leur tout premier groupe thérapeutique. Mais ça ne répond toujours pas à ma question, pourquoi m'ont-ils sollicité et pas les autres ? Je ne sais pas répondre. Certainement pas pour mon profil de chercheur, qui n'avait aucun rapport avec ces activités psychothérapeutiques. Qu'est-ce qui leur a donné à penser que je pourrais tirer profit à faire cette formation, à devenir un psychothérapeute ? Ils ne me connaissaient que dans mes activités de client, de participant à un groupe psychothérapeutique. En quoi ça peut leur donner des points de repère pour m'inciter à me former à une activité aussi particulière ? Je n'ai pas pensé à leur poser la question du temps où c'était possible, et il y a bien longtemps que j'ai perdu de vue ce milieu.

Et moi-même, pourquoi ai-je répondu positivement ? Curiosité ? Vide de ma vie solitaire à Paris ? Dans tous les cas, ce qui est sûr, c'est que je n'avais aucun projet professionnel dans le domaine de la psychothérapie, et encore moins un projet de recherche qui coordonnerait mes différents centres d'intérêts, aucune vision d'avenir. Je me laissais faire, sans savoir où j'allais. Un samedi matin, fortement sollicité par mon psychothérapeute, nous nous donnons rendez-vous dans le centre de Paris, pour qu'il me présente à Paul, et bien sûr dans la foulée démarrer un premier week-end de formation dans un nouveau cycle qui avait débuté il y a peu (Paris 3), mais Paul ne vint pas ce week-end, et le projet tomba à l'eau. Ce ne serait pas la seule fois où son rapport à l'emploi du temps serait erratique ! Mais je participais l'année suivante à une nouvelle formation (Paris 4), sur trois ans, avec un week-end mensuel, plus des stages de longue durée sur des périodes de vacance. Ces trois ans furent suivis de plusieurs stages orientés sur des techniques particulières : psycho-généalogie, rebirth, rêve éveillé dirigé, énergie psycho-organismique, massage psycho-organique avec suivi de l'effet avec un stéthoscope ...

Quelle belle et curieuse aventure ! Quel beau voyage expérientiel fait à l'aveuglette !

En même temps, il ne m'en revient presque rien comme souvenirs ! Je retrouve des moments de pause, au restaurant, des embrassades lors des retrouvailles, des disputes sur l'interprétation de ce que l'on faisait, mais je n'ai pas de déroulé précis, pas de détails techniques. Chaque week-end avait sa structure propre, ses objectifs propres, il n'y avait pas de programme annoncé, il n'y avait aucun document distribué, rétrospectivement toute la formation semble une improvisation. Chaque animateur, animatrice, était un créateur d'exercices, de thèmes, toujours renouvelés.

Un des points importants, mais je le sais de l'extérieur, je ne suis pas en train de le revivre pour l'écrire, fut la mise en place de la chaîne thérapeutique au début de la deuxième année. Chacun(e) d'entre nous avait comme client(e) un membre du groupe de formation, et était client d'un autre membre. C'était une étape de plus dans l'apprentissage du travail d'accompagnement psychothérapeutique. Sachant que régulièrement dans le temps de formation, une activité de supervision sur ces séances était proposée, généralement par Paul. Je me retrouvais choisi par une psychothérapeute confirmée dans une autre technique et qui venait faire la formation Boyesen pour compléter ses connaissances et ses pratiques, Colette. Puis rapidement, du fait du départ prématuré d'une participante, j'eus une seconde personne en charge. En fait, par le bouche à oreille, avant même d'avoir fini ma formation j'avais plusieurs personnes qui m'avaient été envoyées par mes « clientes » de chaîne thérapeutique.

Je suivais cette formation sans trop me poser de questions, puisqu'il n'y avait pas vraiment de programme construit, et du coup pas de grande différence avec le groupe de psychothérapie que j'avais suivi, sinon que le statut des participants était différent, et qu'il y avait donc des temps de débriefing orientés autrement et des moments d'explication des effets observés. Mais chaque week-end était une aventure émotionnelle, physique, quelques fois intellectuelle, symbolique, différente. Souvent, le formateur / formatrice était différent d'un week-end sur l'autre. Mais vouloir retrouver des souvenirs de tous ces moments, c'est comme faire une collection d'anecdotes, de rencontres, de découvertes, mais rien d'organisé.

Trois choses me frappent rétrospectivement dans ce parcours.

- Il n'y avait pas de différences décisives entre groupe thérapeutique et groupe de formation. L'organisation thématique était tout aussi décousue, sur le même modèle de l'imprévisibilité de ce qui allait être proposé. Dans le cadre de la formation il n'y avait pas de cours, pas de prises de notes, très peu d'explication. Dit autrement il n'y avait pas de fil conducteur, sinon le travail sur l'humain, la référence à la mémoire traumatique, les multiples techniques de retour vers les vécus passés, donc la très grande familiarité avec la remémoration.

- Ce n'est que maintenant que je prends conscience que je participais sans le savoir à une révolution, à une pratique qui n'avait jamais existé auparavant dans notre civilisation, le travail psychologique par deux et en groupe. Le travail par deux sur un thème, un exercice défini, fait faire l'expérience psychologique complète sous un double aspect, vivre en étant accompagné et accompagner l'autre. Découvrir sa propre expérience, mais aussi les effets facilitant ou bloquant des paroles, des interventions de l'autre, puis découvrir les effets sur l'autre de ses propres paroles et interventions. Et ce, avec l'autorisation d'un tiers garant, mais qui ne peut pas s'occuper de tout le monde et donne donc de l'autonomie à chaque binôme ! Cette structure de travail, n'a jamais existé auparavant. Si, bien sûr, on a toujours appris à danser, à pratiquer l'escrime ou les arts martiaux, en travaillant par deux. Mais il n'y avait pas d'équivalent dans le domaine psychologique ou spirituel, voire religieux, c'est-à-dire dans toutes les approches qui prennent en compte le monde intérieur. Dans ces domaines soit chacun était renvoyé à sa propre expérience solitaire, soit il y avait une proposition de groupe sous la direction d'un responsable (comme une méditation guidée par exemple), soit un travail collectif comme de partager un chantier. Mais pour la danse ou les arts martiaux, nous ne sommes pas principalement dans l'exploration psychologique, tout au plus dans la découverte physique relationnelle (la danse d'improvisation a introduit un intermédiaire). Et les groupes de thérapie, les formations innombrables maintenant dans le domaine de la subjectivité, font explorer les pensées, les symboles, les émotions, les cris, les croyances, les co-identités. Moi qui avais pratiqué déjà si longtemps dans un cadre de formation spirituelle, je n'avais jamais abordé certains thèmes, certaines expériences. Et là, du fait des propositions insensées des animateurs, je me retrouve à parcourir des expériences que j'aurais peut-être quelques fois rencontrées dans ma vie, mais sans en parler. Alors que là, le dispositif prévoit un temps de retour sur l'expérience, qui conduit à la verbaliser, à la catégoriser, à en prendre conscience, à découvrir l'expérience des autres par le partage. Toute ma vie sera désormais traversée par ce dispositif de travail en groupe par binôme. Je vais le retrouver dans de nombreuses formations que je vais suivre, mais aussi je l'utiliserais spontanément pour créer un cadre pérenne de stage.
- Il y a des différences fondamentales entre séance individuelle et travail en groupe : le second permet de proposer des mises en exercices inimaginables entre un client et un thérapeute, de ce fait il permet de provoquer l'exploration de situations beaucoup plus variées, en faisant jouer les projections possibles suivant les âges, suivant les sexes, les histoires. Les exercices durent beaucoup plus longtemps qu'une séance de consultation d'une heure, les débriefings sont très riches, apportent plein d'informations indirectes par le partage des expériences de chacun. Tous les groupes de thérapie ou de formation en thérapie que j'ai fréquentés étaient des lieux d'aventures, de créations totalement inédites, de propositions imprévisibles. Alors que par comparaison les séances individuelles sont beaucoup plus limitées, beaucoup plus dans l'accompagnement d'une séance sur l'autre tenant compte de l'histoire de la personne et de la thérapie, même s'il y a régulièrement d'intenses débordements émotionnels. Les deux activités sont réunies par la même étiquette « psychothérapie » mais de fait elles n'ont pas grand chose à voir l'une avec l'autre, sinon qu'on est bien dans l'exploration du vécu sous toutes ses formes.
- Mais si je fais un pas de plus, je dois dire que j'ai du mal à voir dans ces deux activités des aspects proprement "thérapeutiques", curatifs, soignant. Le travail de groupe est une magnifique aventure d'exploration, mais ne saurait se suffire. Et le travail en séance individuelle, est le plus souvent un accompagnement à vivre des situations difficiles. Progressivement pour ma part, j'ai conçu les séances individuelles comme des séances

d'apprentissage à gérer sa vie. Apprendre à observer ce qui se passe dans la vie, entre les séances, et travailler à comprendre, désamorcer, les comportements déplacés, pour comprendre et mobiliser d'autres co-identités.

Bref, je fais ma formation. Il n'y a pas d'examen ou de contrôle final, ce sera à chacun d'en faire ce qu'il veut, ce qu'il peut.

La dernière année de formation, une des psychothérapeutes qui animait le groupe psychothérapique auquel j'avais participé, Anne, et qui était en même temps formatrice dans le cursus de formation que je suivais, me proposa pour un stage d'été qu'elle allait animer pour ses client(e)s, d'être son assistant. Pourquoi moi ? Je ne sais pas, nous n'en avons jamais parlé. Mais je sautais sans hésiter sur l'occasion et parti dans le sud-ouest pour une semaine. C'était facile d'accompagner le groupe. Le matin je proposais un atelier d'une heure, pour les gens intéressés, sur l'interprétation des rêves de leur nuit. Il eut du succès, ça m'amusait beaucoup et je trouvais ça très facile. Une participante appréciait beaucoup ... elle s'appelait Catherine et était en thérapie avec Anne. Rencontre sympathique, qui n'eut pas de suite ... sauf que trois ans plus tard nous eûmes l'occasion de nous retrouver lors de l'écoute d'une conférence et au moment de partir nous nous faisons la bise. Le lendemain elle m'appelle au téléphone pour prendre rendez-vous et venir me voir. Elle arrive chez moi, je suis un peu embarrassé parce que je n'ai pas compris si c'était un rendez-vous personnel ou professionnel, veut-elle faire une psychothérapie avec moi ? Très rapidement, la situation se clarifia, et ... ben vous connaissez la suite ... et pour ceux qui ne la connaissent pas, n'ayant pas fait partie du GREX vous en saurez un peu plus plus loin.

L'année suivante (84), Anne me propose de co-animer un groupe de thérapie mensuel, ainsi que des stages de vacance à Pâques et en été. J'accepte, toujours sans réfléchir. Pourquoi pas ? C'est simple, facile, intéressant, je m'entends bien avec Anne, nous avons une bonne relation amicale, sans ambiguïté, elle me fait confiance, allez savoir pourquoi ! Dans le même temps, le bouche à oreille, les personnes de mon groupe de formation m'envoient des gens pour des séances individuelles. Pourquoi pas. C'est simple, c'est facile, c'est intéressant, pour moi c'est sans trac ni hésitation, comme si c'était tout à fait naturel.

Bref, le mec il est complètement fou ! Il rentre dans ces activités sans réfléchir, tout naturellement, et en plus ça marche !

Que va apporter l'avenir ?

2/ Les années 84 - 88,

Les débuts de l'explicitation, déménagement parisien, co-recherches, pnl, hypnose, rencontre avec Catherine.

- *Vie personnelle*

J'étais donc colocataire, dans un somptueux atelier de peintre. Lors du retour de vacance en septembre 83, quand j'arrive, je trouve Alain, le locataire en titre, surveillant la porte palière depuis son salon pour être sûr de m'attraper au passage et pouvoir m'accueillir, une bouteille de champagne au frais dans un seau à glace, des verres pour que l'on puisse trinquer ensemble et qui m'accueille très amicalement. Hum, super.

Sauf que c'est pour m'annoncer que depuis le début de l'été il héberge un chaman amérindien de passage en France avec ses deux femmes (sic) dans l'atelier et qu'il a déménagé mes affaires dans une des petites chambres sur cour. Et que ça va durer encore quelques mois. Choc. Mis devant le fait accompli, je me plie aux contraintes nouvelles, tout en commençant à rêver déménagement. Mais quelques mois plus tard, les propriétaires de l'immeuble veulent récupérer l'appartement pour le diviser et mieux le rentabiliser en créant deux appartements distincts. Et ils proposent un arrangement intéressant à Alain : déménager dans l'ancien atelier de peintre de l'appartement d'à côté, lui-même réaménagé en étage indépendant. Je m'absente longuement

et au retour toutes mes affaires ont été déménagées dans une chambre à l'étage de l'autre côté de l'immeuble. C'est beaucoup plus serré, Alain vit maintenant avec une iranienne sympa. Bref ce n'est plus du tout confortable. Faut bouger !

Comme souvent, en fin d'après-midi je finis ma journée de travail par un petit passage à la librairie de Médicis, dans un bon fauteuil (dont on me fera cadeau un jour, et que j'ai toujours) à discuter avec mon ami Marc, le libraire. Je lui fais part de mes déboires avec Alain et des conditions de vie qui deviennent difficiles. Mais lui-même est en train de changer de vie, il habitait un petit studio, au dernier étage d'un vieil immeuble de la rue de l'école Polytechnique, et la propriétaire âgée venait de le lui léguer. Dans le même temps, il vivait maintenant chez son amie Delphine, dans l'île Saint Louis. Et tout naturellement, il me proposa de me louer le studio. Banco ! Je déménageais rapidement avec joie !

Mais avant cela, il faut aussi que je précise qu'Alain était un professionnel de la publicité à la radio, et plus précisément dans le choix des voix, le casting. Il animait chaque semaine un atelier de travail de travail de la voix, auquel je participais, et qui me motiva pour le reste de ma vie à faire d'innombrables stages de techniques de voix, que ce soit la prise de parole, la déclamation de poèmes, la voix chantée ou encore les techniques de chant diphonique ou chant harmonique dans lesquelles on produit une double voix (un bourdon et son harmonique modulée par les déplacements de la langue et la modification de la cavité buccale). Dans cette même période, j'avais commencé à apprendre à jouer de l'orgue à l'école de musique proche du bureau (la Schola Cantorum) qui avait un véritable orgue à tuyaux dans une de ses salles. Il fallait bien occuper le temps libre, et j'avais des souvenirs d'enfance de Cannes où j'étais émerveillé du son de l'orgue de l'église du Suquet. J'achetais un gros instrument électronique et me mis à travailler le clavier, le plus souvent au casque pour ne pas déranger la voisine de palier. Delphine, l'amie de Marc, pianiste professionnelle et professeur de conservatoire me donna alors des cours de solfège pour que je rattrape le niveau, et m'habitue à la lecture de la clef de fa pour la main gauche et le pédalier joué par les pieds.

En Auvergne, les choses allaient de plus en plus mal. Gisèle avait aboli définitivement le fait qu'on dorme ensemble ... Côté financier, nous avions maintenant vendu avec profit le pavillon d'Igny, et Gisèle avait proposé que je lui donne ma part de telle façon qu'elle dispose elle-même d'un capital pour acheter une maison à Saint Eble, et que cela supprime toute discussion sur ma participation aux frais de la famille. C'est un accord qui nous évita toute dispute dans l'avenir, et cette décision sera entérinée lors du divorce qui n'allait plus tarder. Elle put alors acheter en son nom propre une belle maison en bas du village, maison ayant un accès à l'étage à une chapelle. Et rapidement, elle refusa de me recevoir dans sa maison. Nous étions maintenant effectivement séparés, et je ne pouvais plus voir les enfants qu'en les amenant en vacances à Paris chez moi, ou chez des amis à Nice, ou autre. Ce n'était pas tenable, je ne les voyais presque plus, et quand je venais en Haute Loire, j'étais à l'hôtel. La seule solution que je pouvais envisager était d'acheter moi-même une maison à Saint Eble de telle façon que je puisse recevoir les enfants quand je venais. C'est ce que je fis un peu plus tard (Octobre 86) ce qui me permit de les avoir avec moi aux vacances de Noël. J'achetais donc une petite ferme, cachée dans le village derrière d'autres maisons, sans jardin, juste une petite cour devant, assujettie à un droit de passage communal vers une porte donnant dans un grand potager. La propriétaire de la ferme (c'était un de ses innombrables biens immobiliers qu'elle possédait dans le village et ne l'habitait pas) venait de décéder et ses héritiers n'avaient qu'une hâte c'est de s'en débarrasser pour ne pas avoir à l'entretenir et en faire de l'argent. Je pus donc l'acheter à un prix très bas, et rapidement la rendre habitable et accueillante pour les enfants, grâce à la diligence des maçons portugais de Langeac et des artisans qui avaient compris que je voulais à tout prix recevoir mes enfants aux prochaines vacances. Ce sera le début d'une belle aventure avec cette maison, qui deviendra un centre pour mes activités futures.

- *La recherche.* Le tournant vers le questionnement et l'aide à l'explicitation descriptive.

Une des choses qui me paraît maintenant dominer cette période, c'est mon innocence, mon absence totale de vision de l'avenir, de projets dans quelques domaines que ce soit. J'assume. Je réagis au mieux à chaque difficulté de ma vie, mais je ne sais rien de ce que je suis en train de créer. Je n'avais aucune idée, aucun recul sur le fait que j'étais en train d'empiler des compétences, des savoirs-faire, de vraies pratiques incarnées issues de l'expérience, qui me feraient passer presque sans le savoir dans l'étape suivante : apprendre à accompagner l'autre, à savoir le questionner de façon ciblée, efficace et respectueuse, et de manière complémentaire : former les autres à faire la même chose.

Dans cette période, je suis simplement très sollicité par le monde de la formation et des praticiens-chercheurs en référence à la possibilité de renouveler l'approche de l'analyse des erreurs, de mobiliser plus clairement le rôle de la prise de conscience dans la formation et dans le même temps, sans aucun passage de l'un à l'autre, je suis très souvent en train d'accompagner, d'écouter, de faire de l'activité relationnelle à vocation « psychothérapeutique ». Je suis en pleine activité double et très entraîné !

Le souvenir qui s'est toujours donné à moi comme déclencheur de l'usage du questionnement d'aide à l'explicitation est le suivant : parmi toutes les invitations professionnelles que l'on me fit à cette époque, essentiellement pour me faire parler sur le thème des registres de fonctionnement cognitif et de la possibilité de mener une analyse positive des erreurs, je fus invité à Dijon dans le cadre de deux journées au CAFOC, par Pierre Pastré (courant 85). Et là, je me souviens de ma surprise au moment où je questionnais un participant sur ce qu'il avait fait avec ses stagiaires, et de l'entendre me répondre en détail ! Il en fut ainsi pendant plusieurs mois, à l'occasion de séminaires et conférences, j'avais la question facile (le mot « facile » est imprécis, j'étais souple, disponible immédiatement, entraîné, chauffé, sans retenue pour essayer, explorer.), et je n'hésitais pas à relancer dès qu'il y avait quelque chose de tacite, d'imprécis. L'animation des feedbacks des groupes de psychothérapie m'avait rodé à relancer, à écouter attentivement pour repérer ce qui avait besoin d'être éclairci, détaillé, conscientisé, mais là je n'étais pas dans le cadre de la thérapie bien sûr, je n'avais pas ce statut, et encore moins le projet, j'étais un conférencier CNRS, et tout naturellement pourtant les participants me répondaient !

Les résultats que j'obtenais allaient contre tous les enseignements sur les limites de la mémoire, reçus à la fac quand j'étais étudiant, ce n'était tout simplement pas possible aux yeux de la psychologie expérimentale !

Et pourtant ça marchait. Et je le faisais spontanément, sans calcul, sans projet, juste porté par l'écoute de ce que disait l'autre et du besoin d'aller vers la clarification de ce qu'il exprimait.

Je transposais facilement ce que j'avais appris à faire depuis plusieurs années en psychothérapie, hors du domaine thérapeutique, mais avec mes propres lunettes de chercheur, mes catégories descriptives relatives à l'organisation de l'action, mon habitude de clarifier les déroulements d'actions finalisées. Rétrospectivement, je vois qu'il y a eu une merveilleuse confluence entre deux champs de compétences qui n'avaient pas particulièrement vocation à se mélanger, même s'ils portaient tous deux, à leur manière, sur une approche de la subjectivité. Un des points importants est que sachant maintenant très bien comment amener quelqu'un dans l'émotion, dans son amplification, dans son expression, je connaissais par la même avec précision la frontière de ce qui était possible de faire avec un contrat thérapeutique et qu'il n'était pas pertinent de faire dans le cadre pédagogique. Une séparation soignée entre description de l'action et états internes s'installait sans difficulté.

J'avais compartimenté soigneusement ma vie, mais la confluence secrète s'opérait facilement sans pour autant amener de connotation thérapeutique en pédagogie, il s'agissait juste de comprendre ce que disait l'autre, de l'aider à mieux décrire ce qu'il avait fait. Quoi de plus

simple et de plus naturel, sauf qu'il y fallait un grand savoir-faire que j'avais développé dans le cadre de la psychothérapie, mis au service d'un objectif non thérapeutique. Étonnant ! Aucune formation universitaire ne m'aurait préparé à ce mélange de techniques. Mon parcours était une exception. Non pas qu'il n'y ait pas eu des chercheurs ou des universitaires qui passèrent de la psychologie cognitive à la thérapie. Mais dans tous les exemples célèbres de cette époque dont j'ai eu connaissance, l'attrait de la psychothérapie ou de la psychanalyse (pour certains) les firent tout simplement quitter la recherche pour le cabinet de consultation. Je n'étais pas tenté, je ne le serais jamais, et je quitterais le monde de la psychothérapie dans les années 90 sans état d'âme. Le métier de psychothérapie m'était curieusement facile, et je faisais du bien au gens qui venaient vers moi, mais je n'en avais pas la passion. J'étais juste doué pour ça sans savoir clairement pourquoi. Et je le quitterais sans difficulté quand je mettrais toute mon énergie dans le développement du GREX et de l'explicitation.

Lors de l'Université d'été de Marseilleveyre en juillet 86, j'avais une session d'atelier à animer sur l'analyse des erreurs. Je donnais une tâche à faire, lire un petit extrait d'un texte de Piaget et le résumer, et demandais ensuite aux participants de se mettre en petits groupes et de se questionner à tour de rôle sur comment ils avaient réalisé la tâche, en particulier s'ils avaient eu des difficultés pour pouvoir les comprendre. Je donnais le but, la méthode dans son principe, mais aucun détail sur des techniques particulières de relance. Dans le débriefing général, je reprenais le questionnement, et souvent obtenais plus de détails, des réponses là où il n'y en avait pas eu. Et à la fin, ou lors des pauses, plusieurs enseignants vinrent me dire que je faisais bien plus de choses quand je questionnais que ce que je leur avais proposé ... Ils avaient raison bien sûr !

Un nouvel usage du questionnement, suscité par la demande pédagogique, était en train de naître, d'abord au service de l'analyse des erreurs des élèves, puis dans l'idée générale d'une pédagogie réflexive donnant une place importante à la prise de conscience dans le processus de formation. Ce n'est pas pour rien que j'ai été soutenu par le courant de l'évaluation formative. Mais dans ma tête, un besoin de recherche était toujours présent, il y avait toujours l'idée d'avoir le moyen de documenter vraiment la subjectivité agissante, et un objectif de recherche à long terme qui rejoignait le questionnement épistémologique sur l'usage de l'introspection dans la recherche. Je restais toujours d'abord un chercheur, et même un chercheur à long terme, quelques soient les sollicitations qui m'étaient adressées et auxquelles je répondais facilement.

Mais justement, en revenant sur cette période, je me demandais comment j'avais systématisé les différentes techniques employées et qui n'ont pas changées depuis, juste elles se sont enrichies et différenciées. Et progressivement ce dont j'ai pris conscience, c'est que le mouvement avait été inverse. Ce n'est pas parce que j'avais une technique déjà bien définie que j'ai animé des stages, mais c'est parce que j'ai eu à animer des stages très rapidement que naturellement les nécessités de l'organisation pédagogique m'ont conduit à systématiser les outils, jusqu'à leur rédaction dans le premier livre en 93.

Ce qui est extraordinaire, c'est que je n'ai jamais eu l'intention d'organiser des stages, je n'avais aucune idée de ce genre, je n'étais pas un formateur ou un animateur, je n'avais aucune formation pédagogique et ce qui est survenu très vite, auquel j'ai pourtant facilement consenti, ce sont des demandes de stage, de la part de l'AFPA, missions locales, Mafpen, CAFOC, IREM, plus tard EDF dans la formation des instructeurs simulateurs du nucléaire.

De la même façon, lorsque mon prof de judo m'a demandé d'enseigner l'Aïkido, et que je l'ai fait sans hésiter, naturellement. Après tout, il n'y avait rien d'extraordinaire à faire, juste choisir une technique, une forme particulière, faire la démonstration, proposer de pratiquer, corriger au

fur et à mesure, refaire une démo si nécessaire pour expliquer un détail incompris. C'était facile, évident.

A l'époque où je commençais à donner des stages les techniques de questionnement de l'action, j'avais aussi commencé des formations en PNL (Nice juin 87). Et je retrouvais la même logique pédagogique qu'en aikido : faire un bref topo introductif, proposer une technique, un exercice pour apprendre à la pratiquer, faire une démonstration (ou pas, quelque fois voir une démo réussie est une source de blocage), et exploiter à fond un débriefing pour répondre aux questions, corriger des détails, apporter de nombreuses informations complémentaires qu'il aurait été laborieux d'énoncer systématiquement, et souvent improviser un bout de démonstration en grand groupe en reprenant un questionnement. C'est simple ... non ?

Et c'est ainsi que j'ai rapidement séparé un premier exercice visant à créer les conditions d'accès à la remémoration du vécu passé, avec la devenue célèbre phrase magique, d'induction d'une intention éveillante ciblée, puis l'identification des différentes positions de parole et le repérage des informations satellites de l'action, et ainsi de suite, dans une logique de découpage pédagogique pas à pas et permettant de proposer des exercices successifs.

Écrire et mettre en forme cette progression fut donc relativement facile le jour où j'eus une proposition d'abord d'EDF de faire un fascicule de présentation pour leur formation professionnelle, puis par un éditeur de publier un livre dans la collection Pédagogie (ESF via une demande personnelle de Philippe Mérieux, directeur de la collection et qui me connaissait pour m'avoir invité dans une Université d'été).

En donnant ces stages, j'étais au début d'une grande aventure qui se poursuit encore à l'heure où j'écris. Très rapidement, je formais des gens qui animèrent eux-mêmes des stages, et ainsi de suite ...

Mais peut-être vais-je trop vite dans ce résumé de l'avènement des techniques de questionnement, avant qu'elles ne deviennent l'entretien d'explicitation. Cette appellation, m'est venue pour donner un titre aux stages, et ce qui me semblait dominant c'était le souci d'être clair, d'obtenir une description complète du déroulement de l'action, de faire entrer dans les détails (la fragmentation) pour qu'il n'y ait pas de part tacite en reste. Et le but pratique me semblait alors de faire expliciter. Pas de faire expliquer. La personne qui est questionnée est bien incapable d'expliquer son erreur la plupart du temps. Le terme « explicite, explicitation » me semblait le plus adéquat, en particulier parce qu'il insistait sur la dimension descriptive. Quand une description est complète, détaillée, elle apporte dans le même temps l'explication. Un déroulement d'action décrit dans toutes ses étapes et ses tournants, rend intelligible le résultat, permet de comprendre comment il a été causé. L'explicitation n'est pas une super explication, mais le moyen pour atteindre de façon indirecte ce qui rend intelligible, ce qui explique l'engendrement. De plus ce terme d'explicitation, n'est pas subordonné à un champ de pratique particulier, ni à un cadre théorique particulier, il a une portée universelle, ce que n'a pas par exemple le terme de micro-phénoménologie adopté par d'autres. Pourtant, je n'avais pas mesuré les difficultés de compréhension que ce terme allait rencontrer, en particulier la confusion permanente entre expliciter et expliquer. Beaucoup plus tard, je rencontrerais une autre difficulté de taille, le verbe explicit n'existe pas en anglais, même si tout le monde comprend « to be explicit », et d'autre part la connotation de « explicit » est pornographique, pour un américain « explicit » renvoie automatiquement à la description crue des activités sexuelles ...

Un des points décisifs de la technique est que le questionnement se fait toujours a posteriori de la réalisation d'une action (un exercice, une visite, une intervention, un entraînement etc. ...) et le problème clef à résoudre d'abord est celui de la remémoration du vécu passé, réputé impossible et mensonger par la psychologie expérimentale parce que reconstruit après coup. J'ai déjà eu l'occasion à plusieurs reprises dans mes livres de rendre compte de mes découvertes à

partir de la littérature scientifique du début du 20^{ème} siècle de la mémoire involontaire ou mémoire concrète, ou encore comme l'appelle maintenant la psychologie expérimentale, la mémoire épisodique. Mais probablement, n'ai-je pas mis suffisamment l'accent sur l'interaction entre les deux mondes que je fréquentais. En effet, toutes les pratiques psychothérapeutiques ou presque, étaient orientées vers l'éveil de la mémoire des vécus émotionnellement forts de l'enfance. Et j'avais appris et pratiqué, ce que j'appellerais maintenant des techniques d'intentions éveillantes, c'est-à-dire d'innombrables dispositifs, souvent très malins, pour éveiller la mémoire d'un incident, d'un conflit, d'un événement marquant du passé permettant de comprendre les réponses actuelles. Du coup, le rapport à la mémoire du vécu (c'est moi qui la nomme maintenant ainsi, dans la formation on n'en parlait même pas tellement ça allait de soi), était évident, simple. Personne ne se posait la question de savoir si on allait retrouver un souvenir particulier, parce que c'était évident qu'il allait surgir, revenir. Le présupposé non-dit de toutes ces activités était que cette mémoire était accessible, et qu'il suffisait de mettre en place la bonne technique d'aide pour la réveiller. Dans mon rapport au questionnement dans le cadre pédagogique j'étais dans une familiarité et un présupposé non-dit semblable. De plus, je voyais que les personnes qui répondaient reconnaissaient bien dans leurs descriptions ce qu'elles avaient vécu. Ce point de vue était radicalement insuffisant du point de vue de la validation scientifique, mais cela ne m'inquiétait pas. Mais ce serait la source de graves conflits et de ruptures amicales avec d'autres qui pensaient que la priorité était de "prouver" la vérité de ce que la personne décrivait de son activité passée. C'est un argument qui me semblait tout à fait logiquement fondé, et en même temps je le percevais comme la fin de l'activité de découverte, d'exploration de la subjectivité et des conditions de son accès. Comme un sombre tunnel d'enfermement qu'il fallait à tout prix éviter, au risque de ne plus avoir que des activités stériles. Raisonnablement mon point de vue était exagéré, mais intuitivement je me conformais à cette démarche qui privilégie l'exploration, tout en surveillant si des signes contradictoires apparaissaient. Dans mon langage actuel, je me refusais à privilégier l'activité du contrôle, pour garder l'ouverture et la créativité dans un domaine qui avait été écrasé et méconnu depuis un siècle. La psychologie expérimentale avait démontré son incompetence totale à prendre en compte la subjectivité, je ne voulais pas prendre le risque de repasser dans cette moulinette raisonnablement absurde (ou l'inverse !).

- *Formations et pratiques psychothérapeutiques reliées*

Ma formation de psychothérapeute était en voie d'achèvement, sinon que je continuais à participer à des stages complémentaires comme le rebirth, la psycho généalogie, les massages et d'autres qui ne m'ont pas laissé beaucoup d'impressions. De mon côté, j'offrais des consultations individuelles, que je donnais sur mon temps libre, en général en début de soirée. Les personnes que je recevais étaient surtout des femmes, mais j'avais une particularité rare, c'était que j'étais ouvert, expérimenté, dans l'approche spirituelle, ce qui permettait à des gens de venir vers moi sans se sentir écrasé par une interprétation thérapeutique réductrice de leur engagement spirituel (cf. les premiers chapitres de cette autobiographie). Le groupe co-animé avec Anne marchait bien et indirectement m'amenait aussi de nouveaux patient(e)s. Rapidement, je pris comme il était conseillé par les formateurs, un superviseur, célèbre à l'époque : Jacques de Panafieu, et par la même découvris un grand studio rue des Fossés Saint Bernard, en face de Jussieu, là où il vivait et donnait ses séances de psychothérapie et de supervision. Et qui sera dans quelques années mon prochain domicile. De plus, je continuais à me former ou à expérimenter d'autres techniques.

Par exemple, j'eus l'occasion l'occasion de faire à plusieurs reprises ce stage étonnant dit "d'illumination intensive", organisé par Jacques à la campagne, non loin de Paris. Le principe, était que les participants ne se parlent plus en dehors des sessions, ne mangent que ce qu'on leur donne, jusqu'au festin de fin de stage. Chaque session de travail est conçue de façon identique, on s'assoit sur le sol, en face de quelqu'un et celui-ci vous pose la question : "dis-moi qui tu es

? ", et vous exprimez ce qui vous vient aussi directement que possible ; l'autre ne fait aucun commentaire, juste il repose la question, la même, encore et encore. Ce premier tour dure cinq minutes, puis il y a échange de rôle, et ainsi de suite pendant une heure. Puis on change de partenaire, et ce 12 h par jour. Entre deux tours, on peut se lever et aller devant l'animateur qui rythme les sessions, et lui donner le résultat, la réponse qui nous percute, nous émeut, nous émerveille, et on retourne s'asseoir et on continue. Prises de conscience, illumination, ennui, interaction avec la fatigue corporelle dans un sens positif ou négatif, ces stages étaient extraordinaires dans le dépassement qu'ils nous proposaient de nos limites. Pour quoi faire ? Juste encore et toujours explorer les formes de travail avec soi.

Sans en être tout à fait certain, il me semble que c'est dans cette époque (été 85) aussi que François, Jean-Pierre et moi-même, décidâmes d'aller nous former ensemble à l'hypnose conversationnelle ou hypnose ericksonnienne, du nom de son créateur Milton Erickson. C'était un défi, une curiosité. Le stage se déroulait dans un village de vacances près de Vaison La Romaine, et animé par l'introducteur de cette technique en France le docteur J-C Godin. Nous étions les seuls psychologues présents sur une centaine de stagiaires, essentiellement des médecins, infirmières, dentistes. Stupéfaction de la simplicité de la technique de base et de ses effets indiscutables. Découverte des effets du langage, quand il évacue les termes abstraits, les connecteurs logiques, pour favoriser le vocabulaire sensoriel, les évidences répétées auxquelles on ne peut qu'acquiescer intérieurement. Sentir son bras droit qui monte tout seul, le voir s'élever doucement sans avoir le sentiment d'être l'agent qui le bouge, deviendra notre signe de ralliement. Ce qui est certain c'est que l'induction de transe fonctionne, de façon subtile. J'aurais l'occasion de m'en servir avec succès en quelques séances pour des personnes ne souhaitant pas investir dans une psychothérapie à long terme et présentant des symptômes gênants dans la vie courante (agoraphobie par exemple). En même temps, nous sentions bien que personne n'était capable d'expliquer en quoi consistait l'induction d'une transe. Mais cette pratique ouvrait un nouveau champ des possibles dans l'approche de la subjectivité, et distinguait bien le sentiment d'agentivité, le fait de se sentir agent de ses actes ou pas. Je referai quelques stages sur cette technique peu de temps après, mais quelques années de maturation me seraient nécessaires pour prendre conscience de tout ce que j'avais appris sur l'utilisation subtile du langage et qui pourrait être transposable hors de l'hypnose. Sur le long terme, ce fut une formation très importante pour moi, principalement pour comprendre les effets perlocutoires (qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots !).

A travers mes lectures multiples tout azimut, je croise de l'information sur la programmation neurolinguistique (PNL) et ça éveille ma curiosité. Je m'inscris à une formation longue durée, et hasard de la programmation de la formatrice pourtant parisienne Colette Errera, la première formation accessible se déroule à Nice, chez moi. Va pour aller à Nice. Et j'entame ce nouveau cursus, sur plusieurs années, jusqu'à devenir maître-praticien en PNL.

Je peux dire maintenant que c'est la formation la plus intelligente, la plus pertinente, la plus efficace que j'ai faite de toute ma vie ! C'est vraiment, si je me réfère à tout ce que j'ai appris dans la première année, ce que j'aurais dû apprendre à la base de mes études de psychologie à l'université, comme dans la formation de conseiller. Apprendre à repérer et à interpréter tous les indicateurs non verbaux, les directions de regard, les décrochages ou non du regard, les variations posturales, les gestes accompagnant les silences ou la verbalisation ; ou encore, toute l'attention au para verbal, à la manière dont le langage est organisé, le choix du vocabulaire plus ou moins sensoriel, plus ou moins abstrait, et tant de petites choses qui sont en évolution permanente à chaque rencontre, dans chaque relation ! Enfin une formation pratique, efficace à la communication, à la relation. Mais pourquoi ne l'ai je pas appris dans mes études !!!! Pourquoi n'est-ce toujours pas enseigné à l'université !

Le programme des stages se poursuit avec l'apprentissage des techniques de recadrage tellement subtiles et paradoxales, les techniques de négociation entre parties de soi

contradictaires, les changements d'histoire personnelle qui apaise l'enfant stressé en nous, et tellement d'autres techniques inventées par les formateurs américain. Magnifique, puissant. Dans le fil de cette formation, j'eus l'occasion de faire encore deux stages de formation à l'hypnose ericksonnienne et d'en découvrir et en comprendre mieux les subtilités. Puis j'eus l'occasion d'aller en Belgique pour faire un stage directement avec R. Dilts, sur l'ensemble des techniques qu'il a nommé "les stratégies des génies". Passionnant. L'idée était de s'inspirer des pratiques effectives de chercheurs ou de praticiens considérés comme des génies (Bateson, Einstein, Walt Disney, Feldenkrais, Léonard de Vinci, etc. ...) pour transposer leurs façons d'aborder un problème, de lire le monde, d'isoler une question dans des exercices qui font découvrir facilement des aspects totalement nouveaux d'un problème et permettre d'en imaginer la résolution. Très rapidement, j'utiliserais ces techniques, et je les enseignerais dans plusieurs stages à Nice avec les participants au groupe de travail de François. Mon idée était de leur faire découvrir ce qui était possible et facile d'accès, pour qu'on enregistre les vidéos et qu'on analyse comment c'était possible de produire ces résultats. Mais nous n'eûmes jamais le temps de faire l'exploitation de tous ces matériaux. Dans l'avenir, j'utiliserais sans cesse certains de ces exercices pour faire découvrir aux participants des stages la facilité avec laquelle on pouvait transposer, appeler des parties de soi, se décentrer d'un point de vue habituel, évaluer sa cohérence par rapport à un projet ou une activité comme le merveilleux exercice de l'alignement des niveaux logiques. En particulier j'appris à utiliser facilement ce que Dilts appelait la "psycho-géographie", c'est-à-dire le fait de changer de position spatiale autour d'une même place de départ, pour créer des changements de point de vue, des décentrations, des prises de conscience.

Un des effets secondaires de ces formation, c'est que Catherine en comprit très, très, vite l'intérêt, et n'eut de cesse de me rattraper, de faire elle aussi tout le cursus. Elle allât même se former directement aux États-Unis pour faire les stages avec Dilts. Elle était passionnée et allait utiliser tous ces outils dans ses propres activités de formatrice, et rapidement m'aider dans la co-animation de stages à l'explicitation. Une grande complicité professionnelle s'installait.

Dans cette période, j'eus aussi la curiosité de faire la formation Avatar, avant qu'elle ne soit classée comme secte et disparaisse de la France. Un des exercices de base qui était répété en début de demi-journée, était celui de la liste-source. Il y avait une liste d'énoncé, qu'on me demandait de répéter à haute voix de façon convaincante, par exemple : je suis réellement moi ! ou bien : je le fais ! de telle façon que cela nous permette de prendre conscience des pensées fugitives qui accompagnaient ces énoncés et les contredisaient et les disqualifiaient discrètement. Le travail consistait alors à les répéter jusqu'à les rendre ridicules à ses propres yeux, et à en désamorcer la force bloquante. De nombreuses techniques très futées avaient pour buts de supprimer les croyances limitantes, de les "décréer" dans le langage du stage. J'appris ainsi beaucoup de choses que j'allais utiliser sans les nommer directement puisque tout ce qui venait de ce monde était réputé sectaire, sans que je comprenne du tout pourquoi, si je me réfère à ma propre expérience.

Comment l'avenir allait-il permettre d'utiliser, de transposer toutes ces techniques ? Quand je décris tout ça, je n'en reviens pas de mon appétit de stages, d'apprentissage de techniques de travail avec soi. Mais en même temps, il était clair que ça ne servait à rien d'être un chercheur intéressé par la subjectivité agissante, par l'usage guidé de l'introspection si je restais assis dans mon laboratoire. Les praticiens étaient très en avance sur les philosophes, psychologues, qui réfléchissaient sur la subjectivité mais n'en connaissaient pas (ou presque rien) les innombrables possibilités d'exploration.

- *Période 88/91 Naissance du GREX et propagation des stages.*

Vie personnelle

J'étais donc bien installé dans mon petit studio de la rue de l'École Polytechnique quand Marc eu besoin d'argent pour des projets de voyage et de vie au Mexique. Il voulait vendre, et moi je ne souhaitais pas, je ne pouvais pas acheter un bien immobilier sur Paris (quelle horreur ! je détestais Paris, et n'y vivait que par obligation professionnelle). Et la vie, m'offrit à nouveau une belle opportunité. Lors d'une séance de supervision rue des Fossés Saint Bernard, Jacques me fit savoir que dorénavant les séances auraient lieux ailleurs.

Ah bon ! Et pourquoi ?

Parce que ce studio était en fait à son ex-épouse et que lui allait habiter ailleurs.

Et qu'est-ce que ça va devenir ?

Pourquoi ?

Ben moi, il faut que je déménage, mon proprio va vendre ...

Est-ce que ton studio serait à louer ?

Et c'est ainsi que je déménageais rapidement à 500 m de ma location précédente et pour de nombreuses années !

Ma vie s'installait, j'étais maintenant dans une relation stable avec Catherine, même si chacun vivait chez soi. Elle jouera un rôle décisif dans la création encore à venir de l'association de tous les professionnels intéressés par l'explicitation (le futur Groupe de Recherche sur l'Explicitation, ou GREX).

Par ailleurs, les démarches de divorce étaient en train d'aboutir et de se réaliser. Et je continuais à faire le vas et vient entre Paris et Saint Eble. Mais ce divorce m'affectait et avait des effets sur ma production professionnelle, j'étais un peu en rade par rapport à l'écriture d'articles et j'allais avoir des ennuis avec la commission du CNRS.

A venir dans le prochain numéro d'Expliciter

- *Le domaine professionnel : succès, création et problèmes.*

→ les groupes de recherches subventionnés, futurs noyaux d'une association, les bas niveaux, le dessin technique, le ministère de la recherche,

→ développement important des stages, des relais d'autres personnes donnent le stage, dans la foulée même de leur formation (cf. Nadine)

→ panne de publications dans des revues à comité de lecture, critères d'évaluation premier de la commission, je suis mis en demeure de publier et un membre de la commission est chargé de me suivre, j'improvise, j'invente, un nouvel objet de recherche et une situation de recherche (rôle de ma propre expérience dans l'apprentissage des partitions et les discussions des jeunes pianistes professionnels autour de Delphine).

→ inventer une nouvelle recherche, la modulation sensorielle de la représentation mentale, caractéristique individuelle méconnue par la psychologie expérimentale (être plutôt visuel, auditif, proprioceptif, coordonner ces dimensions pour apprendre, ses effets fonctionnels, son importance pour la pédagogie (effets aussi de la PNL qui m'en a fait prendre conscience) → la mémorisation des partitions chez les pianistes professionnels.

→ la découverte d'un psychologue masqué sous l'étiquette philosophique, la description de l'expérience chez Husserl, énorme contresens de ma part, mais riche de découvertes !

La psychothérapie ?

→ superviseur, commission éthique, échec au syndicat, pratique aisée mais peu de relation avec le milieu professionnel,

→ découverte des techniques d'A. Desjardins : le lying.

→ essoufflement de mon intérêt pour la psychothérapie, l'explicitation m'appelle et être psychothérapeute n'est pas une vocation profonde, juste un détour où j'ai pu faire du bien à quelques personnes.

Un exemple d'intention éveillante

BONJOUR À TOUS
J'AIMERAIS AVEC CETTE BANDE
DESSINÉE VOUS FAIRE DÉCOUVRIR LA
POSSIBILITÉ DE VISUALISER LE
FONCTIONNEMENT CACHÉ DE
L'INTENTION ÉVEILLANTE

DONC, VOIR COMMENT IL EST
POSSIBLE D'ÉVEILLER UNE RÉPONSE
INATTENDUE QUI ÉMERGERA DE
L'INCONSCIENT À LA DEMANDE DE
L'INTERVIEWEUR !

PRENONS UN EXEMPLE DE L'UNIVERSITÉ
D'ÉTÉ 2019 ET SUIVONS CE QUI SE PASSE
CHEZ PIERRE ...

Je vais utiliser des photos de la vidéo
enregistrée dans notre petit groupe de
recherche (moins de 2 minutes).

Bande photo de Pierre Vermersch, images de Frédéric Borde

Nous sommes dans la cour, Eric m'accompagne,
Frédéric filme, Beatrice observe



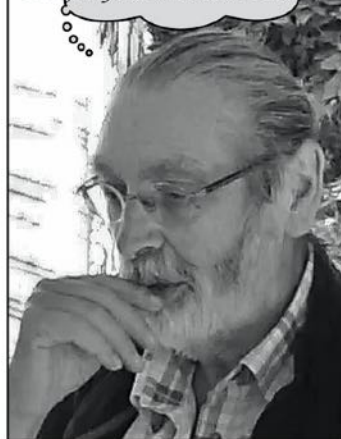
1/ le contrat de départ



2/ induction du lâcher
prise, Eric ralentit ...
il fait des pauses ... de
petits silences



Pierre est silencieux,
disponible, il n'a pas de
projet, il écoute Eric



3/ Eric induit deux critères pour
guider l'éveil associatif
d'abord le moment → récent
puis l'activité → avec tes mains







ATTENDEZ ! FAISONS LE POINT

ÉRIC A SUGGÉRÉ DU « RÉCENT » ET CE QUI REVIENT À PIERRE S'EST DÉROULÉ QUELQUES SEMAINES AVANT.

ÉRIC A SUGGÉRÉ : « AVEC TES MAINS » ET CE QUI SE DONNE IMMÉDIATEMENT À PIERRE, C'EST UNE PÉRIODE DE BRICOLAGE, PUIS UN STAGE DE VANNERIE.

DONC L'INDUCTION A BIEN FONCTIONNÉ,
→ CE QUI SE DONNE EST ÉMERGENT, SPONTANÉ ET POURTANT RÉPOND BIEN À CE QUI AVAIT ÉTÉ DEMANDÉ
→ L'INCONSCIENT EST ÉVEILLÉ PAR ASSOCIATION.

MAIS ÇA NE RENVOIE PAS ENCORE UN MOMENT PRÉCIS QUI PERMETTRAIT DE RENTRER DANS LA DESCRIPTION D'UN VÉCU



Reprenons

EST-CE QUE TU PEUX DIRE CE QUI SE PASSE ?




le stage de vannerie, le travail des mains, la présence de ma fille, l'intelligence du tressage, que du plaisir !

Pierre semble complètement dans le souvenir du stage,



mais, à sa grande surprise autre chose lui apparaît !

efforts des doigts sans rien voir difficile



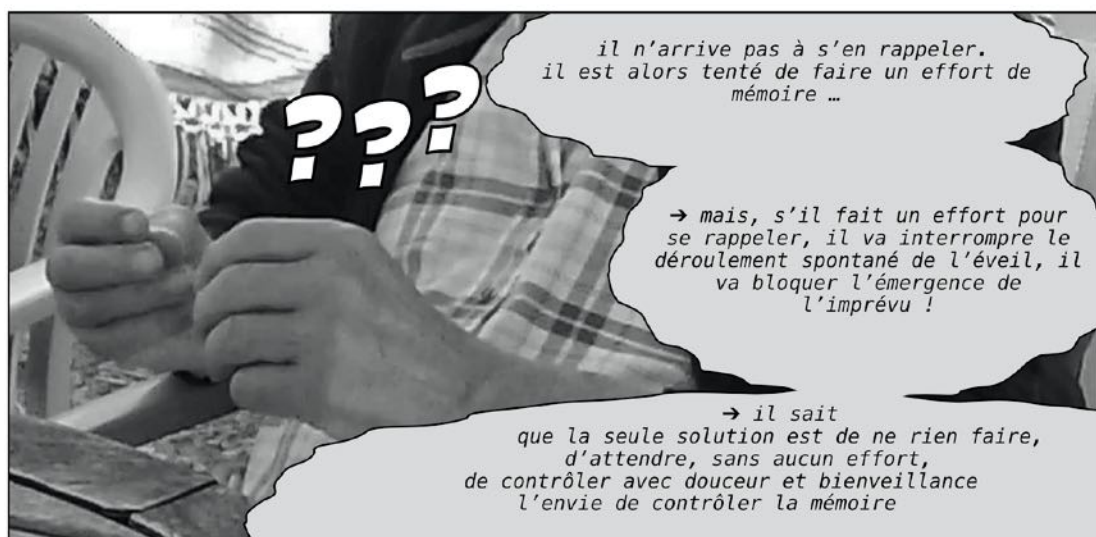
Au lieu que ce soit de la vannerie, il « voit », il sent ses doigts faire des efforts aveugles pour débloquer quelque chose, qu'il n'identifie pas,

il se rappelle un problème qu'il a eu cet été,

mais il n'arrive pas à savoir de quoi il s'agit

sauf, qu'il est sûr de l'avoir vécu !

ses doigts se mettent à tripoter quelque chose, à mimer la situation, mais il n'arrive pas à l'identifier. c'est agaçant !



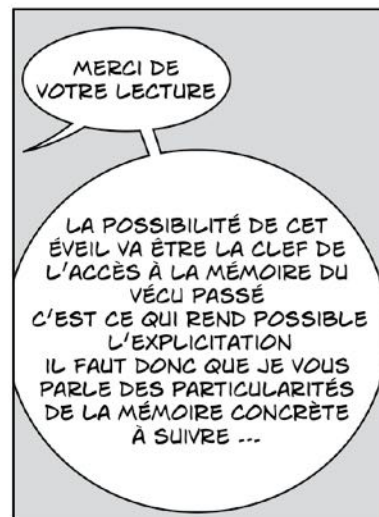
Eric voit bien que Pierre est maintenant en évocation d'un moment spécifié, le but de l'induction éveillante est atteint, il questionne des yeux les observateurs pour avoir la confirmation qu'il peut arrêter l'entretien et laisser la place à la suite du travail.



Pierre est très occupé à décrire la situation passée, pas facile de mettre en mots les mouvements des mains et des doigts dans l'espace ! Il est en pleine évocation !



L'enregistrement s'arrête là. La suite va consister à mener un entretien d'explicitation avec Pierre pour avoir tous les détails de ce qu'il a vécu. Réfléchissons.



S é m i n a i r e

→ Vendredi 27 mars 2020 :

Séminaire à l'Espace Hermès,
11 rue de la Vistule, 75013,
M° Maison Blanche. 10h à 17h30.

→ Samedi 28 mars 2020 :

Journée de pratique
à la Maison des Associations
du XV arrondissement,
22, rue de la Saïda, 75015 Paris. M°
Convention, Bus 89, Tramway T3a station
G. Brassens. Horaires : 10h00 à 16h30.

S'inscrire auprès de Marine Bonduelle
: marinebonduelle@free.fr

S o m m a i r e n° 126

1-2 "Rencontre des formateurs sur les techniques d'Explicitation". La journée du 13 juin prochain. Claudine Martinez.

3-10 Et l'entretien d'explicitation en langue des signes ? Claire Danet.

11 -26 Chapitre 7. Les années 80 et les débuts de l'explicitation. Pierre Vermersch

27-31 Un exemple d'intention éveillante. Essai de roman-photo. Pierre Vermersch.

A g e n d a 2 0 2 0

**Prochaine remise des articles pour
le n° 127**

Le 21 mai

12 juin : séminaire
13 juin : journée pédagogie de
l'explicitation
=====

Université d'été

du vendredi 21 août, 9h00
au mardi 25 août, 14h00 : .
=====

27 novembre : séminaire et
28 novembre : atelier de pratique

:::

E x p l i c i t e r

Journal du GREX 2

Groupe de Recherche sur l'Explicitation 2
Association loi de 1901

9 rue Saint Amand
75015 Paris 01 43 79 47 05

www.grex2.com

Directeur de la publication P. Vermersch
N° d'ISSN 1621-8256